

La "croyance", moteur de l'entreprise

La croyance a toujours précédé les civilisations et les projets humains. La 'civilisation globale' et l'entreprise du III^{ème} millénaire n'y échappent pas. La croyance portée par des individualités fortes est le levier déterminant de la création de valeur.

Dans les entreprises l'heure est à l'acédie. Beaucoup ont l'impression que poussés par les vagues des marchés financiers, des flux et reflux économiques mondiaux incontrôlables, les destins individuels et des entreprises sont devenus les jouets de forces obscures imprévisibles. L'impuissance, l'impression de ne pas pouvoir s'approprier sa trajectoire, l'absence de visibilité long terme, les paroles creuses qu'il ne faut surtout pas croire si on ne veut pas devenir le dindon de la farce, le sentiment d'être baladé, la perte du goût de l'avenir en sont les symptômes.

Cette 'panne' individuelle et collective qui touche aussi l'état, le politique, la représentation sociale n'est pas nouvelle. Elle a été diagnostiquée au... IV^{ème} siècle par les moines partis vivre au désert d'Égypte comme une maladie spirituelle, l'acédie.

Cet 'état d'âme' était vu par eux comme la maladie de l'esprit la plus dangereuse car elle détruit la volonté même d'exister et enfin la communauté. L'un d'eux, Evagre, décrit cette fatigue d'exister. Cette maladie de l'âme qui se manifeste sous forme de torpeur —dit-il— surprend le moine à midi (d'où le démon de midi), lui laissant croire alors que le soleil ne bouge pas de son Zénith et que la journée va encore durer 50 heures.

Tout effort, toute parole deviennent inutiles. Seize siècles plus tard n'est-ce pas la même forme de dépression qui traverse notre civilisation et le capitalisme occidental à leur zénith ?

Pourtant l'histoire ne s'est pas arrêtée. Comment retrouver du sens ? Renouveler la croyance dans le projet de l'entreprise ? Mais d'abord, de quelle 'croyance' se nourrit le capitalisme globalisé ?

La globalisation poursuit par d'autres moyens l'aventure commencée avec Christophe Colomb et Magellan résume le philosophe allemand Peter Sloterdijk¹. En effet, au Moyen Âge le moine quittait ce monde pour la seule aventure qui vaille : cultiver son âme au désert en travaillant et priant, c'est ainsi que sont nés les empires économiques qui ont fondé l'Europe : Cluny, Cîteaux. Les grands explorateurs modernes poussés par une foi étrange pour leurs contemporains partaient vers des terres et une fortune improbables, guidés par des cartes naïves et

une solide confiance dans leur bonne étoile. Le cloître ou la mer, il s'agissait d'un saut dans l'inconnu sans assurance de retour sain(t) et sauf à bon port. Aujourd'hui, plus de 'terra incognita'. Le voyage vers l'inconnu s'appelle globalisation. Les capitaux sont investis autour du globe avec l'espoir d'y faire bonne fortune, d'un retour non plus à bon port mais sur investissement. Voilà la nouvelle croyance.

L'Inde de Colomb, la Chine de Marco-Polo, les 'terres promises' à la bonne fortune ont peu varié. Aux grandes routes maritimes puis aériennes ont succédé celles de l'information, pour de nouveaux continents — on pense aux Microsoft, Google, Amazon...

Le désert et la mer. Ces métaphores éclairent la crise de croyance que traverse le capitalisme Occidental.

Quel que soit l'époque, le groupe humain, l'entreprise, pas de civilisation sans croyance.

Celle-ci agit au cœur des individus comme le moteur qui maintient en vie l'espoir. Elle fédère le groupe autour de paroles vraies et claires qui annoncent son avenir. Cette foi transforme des mercenaires individualistes en une armée de métier, elle précède la rationalisation. Ça ne veut pas dire que les capitaines de vaisseaux industriels modernes doivent jeter les instruments de mesure par dessus bord pour ne pas décourager l'équipage mais que le moteur interne de l'entreprise n'est pas d'abord dans ses atouts tangibles. Les projets qui créent une valeur réelle sont le fait d'individus exceptionnels portés par une vision, cette croyance est le levier déterminant de

création de valeur. La bureaucratisation de cette dynamique fondatrice, la standardisation des profils et des formations fragilise les entreprises et alimente l'acédie.

Il nous faut donc retrouver cet esprit de découvreurs, de 'croyants' qui est l'âme du capitalisme et de l'Occident si nous voulons quitter la mer d'huile du pessimisme ambiant pour de nouveaux horizons. ■

1. Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal : A l'intérieur du capitalisme planétaire*, Maren Sell, Paris, 2006.

* Didier LONG interviendra au Grand débat de GOBAL RH 2007 le 5 février au CNIT.



Didier Long*

a été moine bénédictin pendant dix ans puis consultant chez McKinsey. Il dirige le cabinet de conseil en stratégie IT EUCLYD et publie 'Pourquoi nous sommes chrétiens' (Le Cherche Midi/ Oh ! éditions).